

Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

13 | 2011

Pièges à voir, pièges à penser

Compte rendus

Lewis Henry Morgan, *Le castor américain et ses ouvrages*

Dijon, les Presses du réel, 2010, 333 p.

STÉPHANE RENNESSON

p. 231-233

Référence(s) :

Lewis Henry Morgan, *Le castor américain et ses ouvrages*. Dijon, les Presses du réel, 2010, 333 p.

Notes de la rédaction

Profitons de ce compte rendu pour saluer au passage la politique éditoriale inventive et pertinente du directeur de la collection Fabula des Presses du réel, Alexandre Laumonnier. Depuis 2008, cet éditeur s'est distingué en publiant, souvent en traduction, des ouvrages marquants de l'histoire de la pensée contemporaine sur les faits culturels. Citons parmi d'autres le livre classique d'Alfred Gell, *Art and Agency*, sous le titre *L'Art et ses agents. Une théorie anthropologique*, le grand livre de Lorraine Daston et Peter Galison sur l'objectivité, deux collections de textes d'Eisenstein sur le cinéma ou encore l'excellent livre de Katharine Park sur l'histoire de la dissection du corps féminin. Sont annoncés un ouvrage de Juliet Fleming sur les graffiti et les arts scripturaux à l'aube de la modernité anglaise, et un livre de Magali Le Mens sur les représentations de l'hermaphrodisme.

Texte intégral

Texte intégral en libre accès disponible depuis le 18 mai 2011.

- Le présent ouvrage est la première traduction française du livre initialement publié en 1868 par Lewis Henry Morgan : *The American Beaver and His Works*. Cette première monographie digne de ce nom dédiée au castor a participé à la fondation de l'éthologie américaine. Ce travail remarquable sur un animal emblématique de la conquête du Nouveau Monde (du moins pour sa partie septentrionale où il a payé un lourd tribut à la coquetterie chapelière des élégantes européennes) reste pourtant largement méconnu. Il est vrai que, rétrospectivement, nous n'attendons pas vraiment l'un des pionniers de l'anthropologie sociale sur le champ, sinon les étangs, du castor ! La découverte de ce texte, ou du moins sa redécouverte, est dès lors l'occasion d'amender l'image que l'on se fait de Morgan, dont l'œuvre est communément réduite à ses thèses évolutionnistes. Il est en effet

l'un des premiers à avoir élaboré une œuvre à vocation anthropologique étayée sur des observations de terrain rigoureuses, notamment à partir de matériaux afférents à l'organisation politique et à la parenté des populations amérindiennes dites « iroquoises ». Ensuite, la pensée et le travail de Morgan s'avèrent bien difficiles à classer et à résumer. D'autant que, comme le rappelle Lucienne Strivay dans une introduction conséquente qui donne des clefs pertinentes aux lecteurs du début du XXI^e siècle, Morgan est tout à la fois « un homme d'affaires, un romantique, un créationniste, un évolutionniste, et, et, et... il est convaincu de l'unicité de l'humain, et persuadé de l'intelligence des bêtes, et transporté par les traditions démocratiques amérindiennes, et pénétré pourtant de leur disparition prochaine, et réaliste, et idéaliste... Il faut travailler dans le trouble » (p. 17).

2 Le livre n'en présente pas moins un plan sans ambiguïté au service de la thèse de l'auteur, allant de l'« habitat » à la « psychologie » du castor : on y lit le projet annoncé en préface de dépasser le modèle naturaliste, notamment Cuvier et son approche morphologique. Grâce à une monographie de la vie du castor, L.H. Morgan veut montrer que, comme il l'annonce dans la préface, « tout animal est doté d'un principe vivant et également d'un principe pensant, dont les manifestations ne sont pas moins importantes et instructives que le mécanisme du corps dans lequel ils résident, les premiers présentant intrinsèquement plus d'intérêt » (p. 68).

3 L'enquête menée par Morgan est le fruit de l'observation sur plusieurs années de la vie des castors entre les rives du Lac Supérieur et du Lac Michigan, essentiellement dans l'État du Michigan, sur un territoire de quelque 80 kilomètres carrés comprenant « 63 barrages ayant entre 15 mètres et 90 à 150 mètres de longueur, avec des étangs de plus de 1 000 mètres carrés » (p. 64). Ces animaux étant plutôt actifs la nuit et de nature craintive, une bonne part de l'enquête a été menée à partir de l'étude systématique des traces de leurs activités, notamment de la fabrication de terriers, huttes, barrages et autres canaux. Ces données de première main d'une précision et d'une exhaustivité remarquables ont été recoupées non seulement avec les observations et les analyses que les naturalistes ont consignées dans leurs écrits, mais aussi et surtout avec les histoires et autres anecdotes narrées par les trappeurs, les coureurs des bois et les Indiens, que Morgan a recueillies à la faveur d'innombrables entretiens. L'ouvrage est un modèle du genre pour ce qui est de la description naturaliste tout autant que pour celle des techniques ; et cet aspect est parfaitement rendu par la traduction de Frédéric Eugène Illouz ainsi que par la conservation et la mise en valeur, dans la présente édition, de l'iconographie de la version originale. Le texte est ainsi agrémenté de nombreux schémas, de cartes et surtout de dessins, représentant les artefacts réalisés par les castors, élaborés à partir de photographies dont les prises, parfois épiques, nous sont contées de manière croustillante par l'auteur. La méthode enfin est rigoureuse, et c'est en mobilisant toute la connaissance disponible sur le rongeur, depuis sa physiologie et son métabolisme jusqu'à son influence sur son environnement, que Morgan cherche les signes d'une « intelligence libre ».

4 Pour apprécier à sa juste valeur l'opportunité de la sortie de cet ouvrage, nous voudrions revenir un court instant sur les sources de l'intérêt que l'anthropologue américain a porté aux castors. Au milieu du XIX^e siècle, Morgan se lance dans l'exploitation des richesses minières dans la région des Grands Lacs. C'est au cours des nombreux voyages effectués dans le cadre de la supervision des travaux d'installation de voies ferroviaires qu'il rencontre les castors. Dans un premier temps, leurs ouvrages impressionnants attirent son attention : les fameux barrages aux dimensions souvent imposantes ne manquent pas de l'étonner et de le déconcerter. Il nourrit dès ce moment une admiration certaine pour ce petit animal dont l'intérêt immédiat est sa capacité à modifier son environnement. Il se sent d'autant plus proche du castor et concerné par son mode de vie qu'il a conscience de participer lui-même à une entreprise de modification radicale des lieux risquant de

mettre en péril les conditions mêmes de son existence. En tant qu'avocat, citoyen américain, et romantique, Morgan avait trouvé auprès des Indiens seneca des principes démocratiques bons à penser pour le fonctionnement des institutions des États-Unis d'Amérique¹. Par une forme d'analogie, nous pouvons légitimement nous demander si la fréquentation des castors n'a pas fait naître chez l'entrepreneur l'idée que ces derniers portaient en « germe » (concept clef de la pensée évolutionniste de Morgan) un mode de vie qu'il appelait de ses vœux pour son pays : la voie de l'industrialisation plutôt que la solution agraire proposée quelques années plus tôt par Thomas Jefferson².

5 Le trouble anthropomorphique qui émerge des contacts avec les castors est parfaitement rendu par une expression indienne pour les désigner, « les petits frères qui parlent », en raison du large répertoire de sons qu'ils utilisent (cris, soupirs, plaintes, gémissements, murmures). Morgan va toutefois bien plus loin, et remarque notamment que le castor fait preuve d'une grande adaptabilité aux situations géologiques et hydrologiques qu'il rencontre, déployant des trésors d'ingéniosité pour assurer une immersion permanente de l'entrée de sa hutte et de ses terriers. Ce n'est pourtant pas dans la gestion du niveau de l'eau de l'étang créé par le barrage que les capacités intellectuelles du castor apparaissent de la manière la plus magistrale. Morgan est en effet encore plus enthousiaste devant l'élaboration des canaux qui ont pour vocation de s'approcher au plus près des sources de bois durs utilisés pour la construction des barrages et des huttes. Il s'agit ici pour le castor de faciliter le transport des troncs et des branches et de disposer d'une solution de retraite plus proche en cas de danger, lors du travail long et pénible de découpe des arbres. Les canaux sont creusés là où l'eau peut arriver soit par capillarité, donc à proximité de poches d'eau souterraines, soit par la construction de mini barrages permettant de récolter l'eau d'écoulement, lorsque la pente est suffisante. Les stratagèmes employés pour assurer un niveau d'eau suffisant dans les canaux, alors que des tronçons sont situés bien souvent plus haut que les cours d'eau dans lesquels ils débouchent, forcent l'admiration de l'anthropologue américain. Les éléments à prendre en compte pour décider de leur trajectoire sont trop nombreux pour laisser place à la seule improvisation, aux petits ajustements au fur et à mesure de l'élaboration, comme cela pourrait être le cas pour les autres types d'ouvrages. Bref, le tracé des canaux fait l'objet de choix qui ne peuvent être effectués sans anticipation et planification, sans l'exercice d'une certaine « intelligence libre ».

6 Même si Morgan propose ici et là quelques pistes concernant l'évolution des mœurs des castors, tout en laissant flotter une certaine indécision quant à savoir si l'ingéniosité des rongeurs se mesure plus à l'échelle de l'individu ou bien de la transmission des caractères acquis de génération en génération (selon le modèle lamarckien en vigueur à l'époque), il fonde ses hypothèses sur l'étude fouillée de leurs techniques d'aménagement de l'environnement. En proposant l'étude d'un être vivant en relation avec son environnement biogéographique plutôt que celle d'une espèce réagissant à un milieu physicochimique, il se rapproche en fait plutôt de la méthode de Darwin, ou, comme le suggère Lucienne Strivay, il apparaît comme un précurseur ignoré de la pensée pragmatiste qui ne commencera à fleurir que quelques années plus tard, d'abord avec Charles Pierce, puis avec William James et John Dewey. À l'instar de ces derniers, Morgan laisse en effet entendre que la vie des organismes intelligents ne prend sens qu'à travers la lutte qu'ils mènent avec leur environnement, à travers l'expérience qu'ils font de ce dernier.

7 Non seulement le castor, animal opiniâtre et industriel, modifie son environnement de manière spectaculaire, mais il est aussi un époux fidèle, qui défend avec âpreté sa famille contre les prédateurs et l'usufruit de son territoire et de son patrimoine contre ses pairs. Souvent assis, le castor manipule par ailleurs avec dextérité des morceaux de bois grâce à une capacité de rotation remarquable de

ses pattes antérieures, qui lui permettent aussi de transporter des matériaux de construction en marchant debout. L'animal prend également des postures troublantes, semblant parfois pensif devant ses réalisations spectaculaires. Plus que n'importe quel autre animal, le castor et ses modes de présence permettent d'étayer l'hypothèse que Morgan a commencé à échafauder bien avant son enquête dans la région des Grands Lacs, selon laquelle tous les animaux partagent un même « principe mental ». La capacité de jugement n'étant pas réservée aux seuls humains, il postule que les animaux non humains ne fonctionnent pas grâce à leurs seuls « instincts », notion qu'il n'accepte que pour différencier les actions inconscientes des actions conscientes chez tous les organismes vivants, humains compris³. Au-delà de sa dimension créationniste et finaliste, l'idée d'une certaine continuité des intériorités⁴ permet à Morgan non seulement d'échapper à la réduction mécaniste de la vie animale au principe de l'instinct, mais aussi d'envisager des sensibilités et des intelligences alternatives à celles des humains – tout comme le naturaliste anglais Edward Pett Thompson⁵, son contemporain, dont le travail est aujourd'hui mis en valeur par Vinciane Despret⁶. Pour l'anthropologue américain, chacune des espèces animales est au fond dépositaire d'une manifestation singulière de l'« esprit », d'un « principe mental » qui est consubstantiel à la vie. Il n'existerait finalement entre les humains et les autres animaux qu'une différence de degré et non de principe. Et si Morgan soutient comme ses pairs une conception hiérarchisée du vivant qui a pour corollaire l'idée que les hommes se distinguent par des capacités cognitives nettement supérieures au reste du règne animal, même en comparaison avec les espèces situées juste en dessous d'eux, il n'en est pas moins disposé à attribuer une capacité de jugement et d'affectivité au-delà de la seule humanité. À la fin du dernier chapitre, l'anthropologue américain semble nous mettre en garde : la compréhension de l'« esprit » unique à l'origine de la vie n'est possible qu'en étudiant la multitude de ses expressions, de ses formes possibles, parmi l'ensemble des espèces. Morgan énonce clairement que, du fait de notre aptitude exceptionnelle à peser sur son environnement, à modifier profondément les équilibres que nous qualifierions aujourd'hui d'écologiques, les hommes sont investis d'une grande responsabilité morale.

- 8 L'aspect le plus intéressant de cet ouvrage, nous semble-t-il, tient au rapport privilégié que Morgan entretient pendant plusieurs années avec les castors ainsi qu'avec ceux qui vivent auprès de ces derniers, même si c'est essentiellement pour les chasser. Sa posture critique des « métaphysiciens » qui réduisent les animaux à leur seul instinct le positionne en pionnier d'une nouvelle manière de penser les rapports entre les êtres vivants (non humains) et leur milieu⁷. Jusque-là, le milieu était en effet un environnement, essentiellement régi par des lois physiques, censé peser sur les organismes (par exemple les « circonstances influentes » de Lamarck). Or, bien avant le travail d'Edward Tolman⁸, qui défendra au début du xx^e siècle l'idée d'un « behaviorisme téléologique », la monographie que Morgan consacre aux castors laisse une chance aux animaux de faire preuve d'intentionnalité et d'exercer librement leur intelligence. Certains feuillets de l'anthropologue américain préfigurent d'ailleurs presque le retournement complet du rapport organisme-milieu qui sera achevé par Jakob von Uexküll dans les années 1930 via le concept d'*umwelt*⁹. Il ne s'agit plus dès lors d'un environnement extérieur aux organismes, mais de milieux de comportement, spécifiques à chaque espèce, des milieux avec lesquels ces dernières font corps avec leur physiologie, leur équipement perceptif et actantiel. Nous n'en sommes pas très loin lorsque Morgan parle d'« intelligence libre d'agir dans les limites de ses capacités » (p. 265) ou encore quand il écrit que « [le principe mental] est distribué en bonne mesure chez chaque animal dans sa sphère d'action afin qu'il puisse gouverner sa conduite. [...] Le principe [...] est de même nature, il est simplement distribué différemment afin d'adapter chaque

espèce à son mode de vie particulier » (p. 270). La monographie que Morgan consacre au castor propose un exemple éloquent d'adaptation à l'environnement. Le rongeur modifie et façonne ce dernier grâce à des artefacts créés puis entretenus sur plusieurs dizaines d'années par de nombreuses générations, pour le rendre toujours plus à même de satisfaire ses propres besoins en matière de nourriture, d'habitat et de protection contre les prédateurs. Dans son audace, Morgan est néanmoins rattrapé par sa conception finaliste de la vie dans les toutes dernières pages. La continuité du principe d'animation du vivant (hors règne végétal) repose pour lui sur une sorte de potentiel placé par Dieu dans chaque être vivant. Ce potentiel peut-il être dépassé par des individus en particulier, ou la limite ne peut-elle être déplacée qu'au fil des générations ? Dans quelle proportion ? Par quel type d'animaux ? Morgan nous laisse dans l'expectative et avec un programme de recherche loin d'être encore soldé à l'heure actuelle. Au fond, le castor lui procure au milieu du XIX^e siècle une sorte de cas favorable, car il se situe au bout de la chaîne, parmi ces mammifères supérieurs présentant suffisamment de ressemblances avec les humains pour ne pas manquer de faire chanceler nos certitudes anthropocentrées.

- 9 Mise en contexte du point de vue de l'histoire des idées par Lucienne Strivay, la traduction que nous proposent les Presses du réel se révèle une aubaine. En mettant en lumière un aspect intéressant et souvent méconnu de l'œuvre de Morgan, elle permet en effet de prendre un peu de recul par rapport aux débats contemporains sur le rapport entre nature et culture ainsi que sur la place à donner à l'écologie politique, notamment au sein des sociétés occidentales. À cet égard, il est tout aussi improbable que rafraîchissant de penser que c'est d'un anthropologue, juriste de formation, avocat et homme d'affaires de son état, sectateur de l'industrialisation de surcroît, que vient une proposition pour émanciper les castors, pour les extraire de leur statut de ressource disponible pour le développement de l'économie locale, en les introduisant par le biais des lettres dans la communauté américaine, au même titre que les Indiens iroquois.

Notes

1 Anne Raulin, « Sur la vie et le temps de Lewis Henry Morgan », *L'Homme* 195-196, 2010 : 225-246 ; voir p. 229-230.

2 Les deux penseurs partagent néanmoins cette même posture patriotique qui « privilégie la défense des populations humaines et animales autochtones et de leurs milieux de vie originaux » (Anne Raulin, *op. cit.*, p. 228), notamment en réaction aux assertions de naturalistes européens qui soutiennent l'idée que le climat vicié du Nouveau Monde entraînerait la dégénérescence des espèces animales et humaines.

3 Lewis H. Morgan, « Mind or Instinct : An Inquiry Concerning the Manifestation of Mind by the Lower Orders of Animals », *The Knickerbocker Magazine* 22, 1843 : 414-420 et 507-515 ; « Animal Psychology » [1857], in Timothy D. Johnston, « An Early Manuscript in the History of American Comparative Psychology : Lewis Henry Morgan's "Animal Psychology" », *History of Psychology* 5(4), 2002 : 323-355.

4 Notons que l'idée de continuité entre les psychismes humain et animal était déjà présente à la Renaissance dans les pensées marginales en la matière de saint François d'Assise et de Giordano Bruno.

5 *The Passions of Animals*. Londres, Chapman and Hall, 1851.

6 *Quand le loup habitera avec l'agneau*. Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2002.

7 Nous précisons que cette remarque n'est justifiée que pour les non-humains, car la possibilité d'influence sur le milieu était alors déjà envisagée à propos de l'activité humaine, notamment par les géographes.

8 *Purposive Behavior in Animals and Men*. New York, Century, 1932.

9 *Milieu animal et milieu humain*. Paris, Rivages, 2010 [1934].

Pour citer cet article

Référence électronique

Stéphane Rennesson, « Lewis Henry Morgan, *Le castor américain et ses ouvrages* », *Gradhiva*, 13 | 2011, [En ligne], mis en ligne le 18 mai 2011. URL : <http://gradhiva.revues.org/2106>. Consulté le 18 mai 2011.

Auteur

Stéphane Rennesson

stephanerennesson@free.fr

Droits

© musée du quai Branly